

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

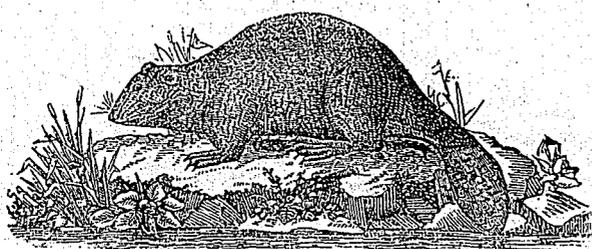
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LES VEILLÉES
LITTÉRAIRES CANADIENNES.

REPERTOIRE
HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE LITTÉRATEURS.



“On se lasse de tout, excepté du travail.”

TROISIÈME VEILLÉE.

Que votre âme et vos mœurs, peintes dans vos ouvrages,
N'offrent jamais de vous que de nobles images.
Je ne puis estimer ces dangereux auteurs
Qui, de l'honneur en vers, infâmes déserteurs,
Trahissant la vertu sur un papier coupable,
Aux yeux de leurs lecteurs rendent le vice aimable. *Art. Pott.*

MONTREAL :

ATELIER TYPOGRAPHIQUE DE LA MINERVE, 15, RUE ST. VINCENT.

Bibliothèque, 1853.

Le Séminaire de Québec.

3, rue de l'Université,
Québec 4, QUE.



Son premier mouvement, fut de se jeter
à genoux et d'adresser à Dieu mille ac-
tions de grâces. *Page 2.*

MADAME DE LATOUR-DU PIN

OU

LA COMTESSE

Devenue Fermière



Il est presque impossible de parler des personnages qui se rattachent à notre histoire contemporaine, sans avoir à mentionner le grand événement de la révolution de 1789. Presque tous, grands et petits, remplirent un rôle plus ou moins important, plus ou moins malheureux dans ce drame gigantesque, si fécond en péripéties de tous les genres.

A cette époque, de nombreuses familles quittèrent la France pour échapper à la persécution. Quelques-unes, se ressouvenant trop de leur ancienne opulence, et craignant de déroger en travaillant pour vivre, traînèrent une existence malheureuse sur la terre d'exil ; d'autres, mieux inspirées, profitèrent des enseignements du malheur, et surent se faire, à force de travail, une condition heureuse, autant qu'elle pouvait l'être loin du sol de la patrie.

Dès les premiers orages de la révolution, Saint-Firmin, jeune homme d'une des familles les plus honorables du midi de la France, avait suivi le mouvement général de l'émigration. La Suisse, l'Allemagne, la Russie avaient été successivement le théâtre de ses courses errantes. Il avait cru d'avord que son titre de gentilhomme français lui suffirait pour se faire ouvrir toutes les portes des châteaux et pour obtenir des bienfaits de toutes les cours. L'expérience le désabusa.

Ayant reçu de France quelques sommes d'argent, il résolut de passer en Angleterre, et d'y employer ce secours inespéré à quelque entreprise qui put mettre son avenir à l'abri de l'indigence. Arrivé à Londres, il songea à réaliser son louable projet ; mais, n'étant pas doué de cette volonté forte, souvent si nécessaire pour réussir, il négligea ses intérêts, et fut dupé par des fripons qui le dépouillèrent d'une partie de son petit avoir. Dégouté de l'Angleterre par suite de ce revers, et peut-être aussi par inconstance d'humeur, il tourna ses regards vers les Etats-Unis d'Amérique, et se prit d'une belle passion pour Philadelphie, dont le nom signifie "la ville des frères." Il tar dait déjà à notre aventureux Saint-Firmin de vivre au milieu de ces hommes simples et pacifiques.

Il s'embarqua donc pour la Pensylvanie, avec l'intention d'y fixer sa demeure et d'y finir ses jours. Il commençait à se lasser de cette vie nomade, qui, depuis près de dix années, lui faisait traverser l'univers dans tous les sens. D'ailleurs son imagination ardente lui avait fait le tableau le plus enchanteur de l'ancienne capitale des Etats-Unis.

Malheureusement il ne touchait point encore au terme de ses vicissitudes. Une tempête furieuse accueillit le bâtiment sur lequel il était comme passager, et toute l'embarcation fit naufrage après avoir longtemps lutté contre les flots et les vents déchainés. Saint-Firmin fut jeté seul sur une côte

déserte et qui lui était absolument inconnue. Il n'avait sauvé du naufrage que les habits qu'il portait, et son portefeuille où se trouvait quelques valeurs composant toute sa fortune. Son premier mouvement, en se voyant préservé si miraculeusement d'une mort presque inévitable, fut de se jeter à genoux et d'adresser à Dieu mille actions de grâces.

Puis, ne voyant autour de lui aucune habitation, aucune trace d'homme il prit la résolution de marcher jusqu'à ce qu'il rencontra quelque ville ou quelque village hospitalier. "Peut-être suis-je dans une île déserte, se dit-il à lui-même. Eh bien ! si la Providence l'a voulu ainsi, je tâcherai d'imiter Robinson Crusoé, et de me suffire à moi-même." En disant ces paroles, il se fit un bâton d'une branche d'arbre qu'il coupa, et commença à explorer la contrée.

Saint-Firmin put alors se faire une idée de la vie des anciens anachorètes. Pressé par la faim, il se vit réduit à se nourrir d'herbes et de racines, aliments qui ne convenaient guère à l'estomac délicat et friand d'un gentilhomme français. Il mit plusieurs jours à franchir deux chaînes de montagnes qui n'étaient peuplées que d'animaux de toute espèce, et garnies de forêts d'antiques pins, de chênes nouveaux et touffus, et de noirs cyprès.

Cette vue âpre et sauvage lui inspirait des pensées tristes, et comme on le dirait aujourd'hui, "romantiques." Il regardait avec inquiétude ces masses gigantesques de rochers, ces abîmes sans fond et ses immenses forêts et n'osait concevoir l'espérance d'en sortir sain et sauf.

Il y avait déjà cinq jours qu'il errait ainsi sans savoir où il allait, passant les nuits couché sous les arbres des forêts, ne pouvant fermer l'œil, dans la crainte d'être à chaque instant dévoré par les bêtes féroces, dont les cris et les rugissements retentissaient sans cesse autour de lui, lorsque tout à coup il aperçoit dans le lointain une fumée noire qui s'élève dans les airs, légèrement ondulée par le vent. A cette vue, il reprend courage, et marche vers l'endroit qui lui montre ce signe d'espérance. En avançant il reconnaît çà et là quelques indices de culture. Bientôt un être à figure humaine se montre à lui. C'était une sorte de sauvage, enveloppé d'un vêtement qui ressemblait assez à une couverture ; il portait un arc et des flèches. Saint-Firmin marcha droit à lui ; mais dès que celui-ci l'aperçut, il prit la fuite à toutes jambes vers de misérables huttes qui sortaient de terre à quelque distance. En vain Saint-Firmin lui avait-il fait des signes de paix, en vain lui avait-il crié, tantôt en français, tantôt en mauvais anglais, qu'il ne venait point en ennemi, qu'il n'était qu'un pauvre voyageur égaré ; plus il criait, plus l'indien semblait redoubler de vitesse.

Un instant après, de toutes les cabanes sortirent en foule des hommes, des femmes, des enfants, armés diversement, les uns de flèches, les autres de bâtons et de pierres, et poussant tous des vociférations effrayantes. Saint-Firmin, alarmé de cet accueil qui ne promettait rien de bon, ne jugea pas à propos d'essayer de parlementer avec ces sauvages ; et, quoique harassé de fatigue, il s'éloigna, de toute la vitesse de ses jambes, de ces êtres inhospitaliers. Ces sauvages étaient sans doute plus effrayés que méchants, car ils rentrèrent dans leurs cabanes presque aussitôt. C'était probablement le res-

te de quelque ancienne tribu sauvage, comme on en retrouve encore dans le voisinage de plusieurs villes américaines.

Saint-Firmin, cette fois, récompensé par sa courageuse persévérance, était sur le point de toucher au port. Quelques champs assez bien cultivés, s'offrirent à ses regards, et ranimèrent son espoir. De moment en moment, il éprouvait sur sa route deux impressions contraires, l'une produite par le spectacle des beautés d'une nature sauvage, et l'autre par la fertilité, la variété d'une culture industrielle et d'un monde civilisé. Bientôt la scène s'anime encore davantage ; ici, c'est un joli vallon entretenu avec soin ; là, des prés sur lesquels bondissent de nombreux troupeaux ; enfin une habitation élégante, peinte en diverses couleurs, entourée d'un vaste jardin, et de jolies barrières, se montre à lui au détour d'un bois. Il lui semble au premier abord que ses yeux sont fascinés par quelque apparition fantastique, comme au temps des enchanteurs. Néanmoins il avance, bien décidé à mener fin à l'aventure. Pour compléter l'illusion, les sons harmonieux d'un clavecin ; les accents d'une voix expressive et mélodieuse, des chants français viennent frapper son oreille, son cœur bondit de joie à la seule espérance de retrouver des compatriotes dans cette contrée lointaine.

Il aperçoit un homme occupé à greffer des arbres fruitiers dans le jardin ; et il se présente à lui, lui raconte en peu de mots ses malheurs, et lui demande s'il peut espérer un accueil hospitalier du maître de la maison.

— "Soyez le bien-venu, monsieur, lui répondit aussitôt le jardinier, en interrompant son travail ; c'est moi qui suis le maître de cette habitation, je m'estime heureux de pouvoir vous en faire les honneurs. Vous êtes Français et malheureux, c'est plus qu'il n'en faut pour y être bien reçu."

— Monsieur, répondit Saint-Firmin, mon accoutrement n'est pas fait sans doute pour inspirer beaucoup de confiance.

— Ah ! je sais qu'un naufrage, après avoir passé cinq ou six jours et tant de nuits dans nos forêts, ne peut avoir l'air de sortir d'un cabinet de toilette. Nous allons tâcher de réparer tout cela.

— Ma reconnaissance, monsieur.

— Vous avez besoin de nourriture et de repos ; suivez-moi, monsieur, j'engage vous en prie."

Ils entrèrent dans la maison, où tout respirait le meilleur goût et la propreté la plus exquise. Un nègre et deux négresses remplissaient les fonctions de domestiques. Le maître dit à l'un deux avec affabilité : "Mon ami, vas sur-le-champ prier ma femme de venir recevoir une visite qui nous arrive de France."

La ménagère ne se fit pas longtemps attendre ; elle quitta aussitôt ses vaisselles qu'elle était en train de traire, et vint apportant un grand vase rempli de lait encore fumant. Elle en offrit une tasse à son hôte, puis elle lui servit un repas plus substantiel et plus restaurant, avec une bouteille d'excellent cidre.

Quand il eut cessé de manger, le fermier lui dit qu'il allait le conduire à la chambre qui lui était destinée ; qu'il l'engageait à prendre quelques heures de repos, et qu'à son réveil il trouverait linge, habits et toutes les autres

choses qui pourraient lui être nécessaires.

La situation de Saint-Firmin était à peu près semblable à celle de ces voyageurs qui, après s'être égarés au milieu des déserts arides et brûlants de l'Afrique, finissent par y rencontrer une riante oasis où la nature se montre prodigue de tous ses trésors.

Sept ou huit heures de repos l'eurent assez délassé pour qu'il pût songer à se lever. Le maître du logis lui avait tenu parole : tout était préparé pour sa toilette. Quand elle fut achevée, on eût dit qu'une métamorphose venait de s'opérer. Saint-Firmin n'était plus reconnaissable. Sa barbe longue et salie par le mélange de la sueur et de la poussière, ses traits affaissés par la fatigue, la faim et la souffrance, ses habits poudreux et déchirés, son linge presque noir de malpropreté, tout cela avait disparu comme par enchantement. Saint-Firmin, dans les habits du maître de la maison, quoique ces vêtements fussent d'une grande simplicité, avait repris toute sa bonne mine naturelle.

— Eh bien ! mon cher hôte, vous trouvez-vous mieux maintenant ? lui dit le fermier en le considérant avec une attention marquée.

— Tout à fait bien, je vous assure, grâce à vos prévenances délicates.

— Monsieur, veuillez me permettre une question : depuis un moment que je vous regarde, je suis préoccupé par une ressemblance frappante qui me semble exister entre vous, monsieur, et un de mes anciens amis d'enfance.

— Je suis vraiment charmé de cette ressemblance ; mais je ne crois pas. Comment le nommez-vous ?

— Saint-Firmin !

— Saint-Firmin ! c'est moi-même.

— Je l'espérais. Eh bien ! mon ami, embrasse ton vieux camarade Latour-du Pin, qui s'applaudit de pouvoir te donner un asile sur les bords de la Delaware. C'est un peu loin de notre pays !

— Latour-du Pin ! Je n'en reviens pas, mon pauvre ami, répétait en balbutiant Saint-Firmin. Tout se réunit pour me faire croire que je rêve. Dans tous les cas, c'est un rêve délicieux, et je ne demande pas à me réveiller.

— Non, mon cher Saint-Firmin, ce n'est point une illusion qui frappe tes regards. Je suis bien Latour-du Pin, l'ami, le compagnon de ton jeune âge ; et s'il y a quelque chose de merveilleux dans tout ce que tu vois, il ne faut l'attribuer qu'à ma femme.

— A madame la comtesse ?

— O mon ami, en prenant un autre état, nous avons dû renoncer à de vains titres. Aujourd'hui, ma femme n'est plus qu'une fermière.

— Mais, de grâce, expliquez-moi tout le mystère du bonheur dont vous paraissez jouir.

— Très-volontiers, répliqua M. de Latour-du Pin en s'asseyant auprès de son ami. Ce récit nous distraira en attendant le retour de ma femme, qui est allée faire quelques emplettes à Albany.

— Je ne puis revenir de mon étonnement et de ma joie, répétait à chaque instant Saint-Firmin, en pressant affectueusement les mains de son hôte.

— Je n'ai pas besoin de dérouler la série des malheureux événements qu'

nous forcèrent de quitter la France, dit M. de Latour-du Pin, en commençant sa narration. A cet égard, notre histoire doit être à peu près la même : c'est celle de beaucoup d'infortunés que tant d'horribles catastrophes forcèrent d'aller chercher un asile hors de la patrie. Tu sais que mon père, de Latour-du Pin-Gouvernet, avait été ministre de la guerre sous le roi Louis xvi. Voulant administrer en honnête homme et se rendre utile à son prince et à son pays, il crut devoir faire quelques concessions à l'opinion publique, mais bientôt il devint l'objet de dénonciations. Abreuvé de dégoûts et d'amertume, il se démit de fonctions dans lesquelles il lui devenait tous les jours de plus en plus impossible de faire le bien. La terreur suivit de près ; la personne du monarque fut immolée ; du procès inique de leur roi, les terroristes passèrent à celui de sa veuve infortunée. Mon père fut alors appelé en témoignage ; il eut le courage de faire l'éloge de cette princesse, et d'avoir pour elle, devant ses juges, tous les égards qu'il devait à sa souveraine. Cette conduite noble et digne fit prononcer son propre arrêt de mort un peu plus tard. Il suffisait que je lui appartinsse, que je portasse son nom, pour être exposé à subir le même sort. Je crus devoir ne pas attendre les vengeances révolutionnaires. Ma femme et moi, nous parvîmes à nous échapper de Bordeaux, en nous embarquant sur un vaisseau américain, qui nous conduisit à Boston. Nous étions résolus de vivre loin d'un pays où nous venions de perdre tout ce que nous avions de plus cher : M. de Dillon, père de ma femme, venait aussi de périr sur l'échafaud !

“ Il nous restait cinq cents louis pour toute ressource ; il était urgent de déterminer l'emploi de cette somme, sans délai et sans méprise. Ce fut ma femme qui eut la première idée de cet établissement agricole. En me développant ses projets, elle me prouva qu'elle en sentait toute la portée et toutes les conséquences, et qu'elle serait capable d'apporter dans leur exécution l'intelligence et le courage que demandait une pareille résolution. “ Notre position, mon ami, est tout à fait changée, me dit-elle ; il faut nous résigner de la meilleure grâce possible, et nous montrer supérieurs à notre nouvelle condition. En nous repaissant d'espérances chimériques, nous perdrons un temps précieux. Pendant que nous sommes jeunes encore, mettons-nous à l'œuvre, et cherchons dans la solitude et dans une vie laborieuse, un asile contre la misère et contre les souvenirs trop déchirants de nos malheurs. Je suis prête à te seconder. Homère nous dit que la princesse Nausicaa allait à la fontaine laver ses robes et le linge du roi son père. Pourquoi rougirais-je de devenir fermière ? ”

“ J'adoptai ces idées avec ardeur et reconnaissance, et me mis en devoir de faire l'apprentissage de mon nouvel état. Nous arrivâmes chez un paysan du comté de New-York, recommandé par le général Hamilton et plus encore par nos malheurs. Nous priâmes ce fermier de nous recevoir en pension, pour nous instruire à son école des détails de l'exploitation d'une ferme et de la culture des terres en Amérique. Ma femme s'adonna à la laiterie, à la basse-cour, au jardinage ; elle apprit à filer, à faire du beurre et du fromage ; en un mot, elle s'initia dans toutes les connaissances indispensables pour administrer l'intérieur d'une ferme. Moi, j'étudiai avec soin tout ce qui con-

cerne l'agriculture; défrichement; perfectionnement du sol; emploi des agrais, méthodes diverses de labour et d'ensemencement; j'essayai, je comparai tout cela :

« Au bout de six mois, quand je crus notre éducation rurale assez avancée, nous prîmes congé de notre hôte qui était devenu notre instructeur et notre ami, et nous vinmes nous établir ici, sur les bords de la Delaware, à quelques lieues d'Albany. Aidés de deux négresses et d'un nègre que nous avions achetés, non pour en faire nos esclaves, mais nos compagnons de travail et nos amis, nous parvînmes à élever cette habitation; ou j'ai rempli tout à la fois les fonctions d'architecte, de maçon et de charpentier. Chaque jour j'ai agrandi ma ferme, et étendu mes possessions. Avec le temps et l'expérience, j'ai su naturaliser dans mes jardins une foule de plantes et d'arbres exotiques. Ainsi, le sol que je cultive, produit des fruits des deux mondes. Mon ami, je me suis fait ici une petite France, où tu retrouveras la figue de Provence, l'abricot de la Limagne; le prunier de la Touraine, en un mot les meilleurs fruits de nos provinces. Je suis parvenu, à force de travail et d'expériences, à inventer quelques procédés nouveaux, avantageux pour la culture; et, sans vanité, c'est chez moi que se fait le meilleur cidre de la contrée.

« Mais, c'est ma femme surtout qui est l'âme de la ferme; elle est la ménagère, dans toute la force du mot; c'est elle qui a l'inspection particulière de l'intérieur de notre habitation; tout ce qui concerne le linge, les vêtements, la nourriture, est dans ses attributions. Deux fois par semaine, elle porte au marché d'Albany les légumes du jardin, les œufs et autres produits de la basse-cour, le beurre et le fromage qu'elle fait elle-même et qui seraient de trop pour notre consommation. Avec toutes ces occupations, qui se multiplient quelquefois à l'infini, elle cumule aussi celles de blanchisseuse et de boulangère. Elle blanchit notre linge et le repasse; elle pétrit le pain, et le fait cuire.

— Femme admirable ! s'écria Saint-Firmin en interrompant son ami; après avoir vécu à la plus brillante cour de l'univers, après avoir été comblée de tous les dons de la nature et de la fortune, élevée dans la magnificence du luxe, instruite dans tous les arts agréables, quel courage il lui a fallu pour renoncer sans murmure à tous ces avantages si pleins de douceurs et recommencer pour ainsi dire la vie.

— Oh! nous n'avons pas dit aux arts qui font le charme de la vie. Quand nous avons partagé toute la journée les travaux de la ferme avec nos compagnons,

quelques fois, revenus à nos premiers plaisirs, Des arts plus élégants amusent nos loisirs.

Les arts, charment souvent notre labour agreste :

Remplacer le marteau, la bêche ou l'arrosoir.

Souvent, tandis que ma femme se délasse à broder quelques dessins de sa composition, je lui fais lecture des ouvrages les plus nouveaux qui nous

sont arrivés de France, et tu as pu voir par ma citation poétique, que je suis un peu au courant des poèmes de notre Delille.

—Ma foi, mon cher ami, je ne puis mieux te répondre, reprit Saint-Firmin, que par cette autre citation du même poète :

Heureux, qui, dans le sein de ses dieux domestiques,
Se dérobe au fracas des tempêtes publiques,
Et dans de frais abris, trompant tous les regards,
Cultive ses jardins, les vertus et les arts.

“ L'existence que vous menez ici m'enchanté, me séduit ; je voulais aller m'établir au sein de la Pensylvanie, au milieu des Quakers, mais une solitude, voisine de celle-ci et toute semblable, me sourit, bien davantage. Avec ton secours et quelque peu d'argent qui me reste, il faut que je devienne propriétaire à mon tour sur le sol de l'Amérique. Après avoir rempli les devoirs de la vie champêtre, nous nous réunirons souvent pour en goûter les plaisirs. Approuves-tu mon intention ? ”

—Si je l'approuve ? répondit M. de Latour-du Pin, j'en suis ravi ; ce sera un bienfait de plus que la Providence aura ajouté à notre félicité ; nous parlerons souvent ensemble de notre beau pays de France, et nous croirons y être encore.”

En ce moment la fermière rentra, le panier au bras, accompagnée d'une de ses négresses.

Dès que son mari lui eut appris qu'il venait de retrouver un de ses meilleurs amis d'enfance dans le voyageur qui était venu leur demander l'hospitalité, elle s'empressa de témoigner à Saint-Firmin toute la joie qu'elle éprouvait de cette bizarre et heureuse rencontre ; elle redoubla de soins et d'attentions pour le bien recevoir. Déjà, sans le connaître, c'était pour le mieux traiter, qu'elle s'était transportée au marché d'Albany, afin de s'y procurer quelques provisions qui lui manquaient. En signe de jouissance de cette arrivée inattendue d'un ami, elle fit aussitôt les apprêts d'un repas plus splendide que de coutume. Sous sa direction et par sa coopération, tout se faisait vite, bien et à propos.

Saint-Firmin admirait l'ordre et la propreté qui régnaient dans toutes les parties de la maison. “ Ces louanges reviennent toutes à ma femme, répétait M. de Latour-du Pin en faisant parcourir à son ami les différentes parties de sa charmante habitation : et toutes ses dépendances ; c'est ma femme qui a fait de ce lieu une sorte d'Elysée, par son intelligence, son activité, son industrie et toutes ses autres qualités domestiques. Et ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que jamais je ne lui ai entendu proférer un seul mot de regret sur l'opulence qu'elle a perdue. Elle a su trouver dans le travail, dans un travail qui l'honore et l'éleve à mes yeux, la meilleure de toutes les consolations. Ses négresses, qu'elle traite avec une tendre bonté l'aiment comme une bonne sœur et se jetteraient dans le feu pour elle. On est doublement heureux, mon cher St. Firmin, quand on a une âme trempée

comme celle-là ; c'est quelque chose sans doute de savoir se rendre heureux ; mais combien il est préférable de n'obtenir ce résultat qu'en faisant aussi le bonheur de ceux qui nous entourent !

« Tiens, voilà notre salon de peinture, poursuivit M. de Latour-du Pin. Tous ces portraits, tous ces tableaux sont les fruits de nos instants de loisirs. Nous nous plaisons à retracer, tantôt sur la toile, tantôt sur le papier, ou les traits des personnes chéries que nous avons perdues, ou les lieux auxquels nous aimons à rattacher de bien doux souvenirs et que sans doute nous ne reverrons plus. Voilà mon digne et vertueux père ? près de lui ma bonne mère ; ici, à droite, c'est la plus jeune de mes sœurs, aimable enfant qui fut ravie à notre tendresse, au moment où elle commençait à donner les plus douces espérances de vertu. De l'autre côté, tu vois M. de Dillon, le père de ma femme, et plusieurs autres de ses meilleurs parents. Tu ne t'attendais pas, je gage, à trouver ici un musée de famille ? Notre bibliothèque n'est pas aussi nombreuse que nous le désirions, mais telle qu'elle est, on y trouve encore une certaine quantité de livres choisis qui sont une assez bonne compagnie. On brava l'ennui avec les excellents écrivains du siècle de Louis XIV, et l'on a toujours qu'à gagner dans leur commerce. Quant à la musique, cet art enchanteur qui a tant d'empire sur les âmes si, comme je n'en doute pas, tu es sensible à ses charmes, ma femme te procurera le plaisir d'en entendre de passable, après le dîner ; son repertoire est assez varié et s'enrichit tous les jours, autant que la distance peut le permettre ; des nouveautés musicales les plus remarquables qui se publient dans notre Europe. »

Le repas qui suivit cet entretien fut égayé par la plus douce cordialité. Saint-Firmin fit le récit de ses malencontreuses aventures ; il rit beaucoup des frayeurs que lui avaient causées les animaux féroces des forêts qu'il avait traversées, et de l'accueil menaçant qu'il avait rencontré chez les sauvages de la contrée voisine.

Enfin, on parla de l'établissement que Saint-Firmin voulait entreprendre à l'imitation de son heureux ami. Le plan fut arrêté séance tenante, et dès les jours suivants, il y eut un petit commencement d'exécution. Deux années après, Saint-Firmin, qui, dans l'intervalle, avait pris pour femme une jeune Américaine de la ville de Chester, était possesseur d'un charmant domaine, situé à peu de distance de celui de M. de Latour-du Pin, et le reproduisant pour ainsi dire en miniature.

Aussitôt que la France, si longtemps agitée par les convulsions politiques, fut devenue assez calme pour que les malheureux qui avaient été proscrits pussent y aborder sans péril, les parents et les amis de M. et Mme. de Latour-du Pin réunirent leurs instances pour les engager à revenir. Revoir leurs anciens amis après une si longue, une si cruelle séparation, était certainement un des plaisirs les plus vifs qu'ils pussent désirer ; mais quitter une terre hospitalière qui avait été si prodigue à leur égard, se séparer de la nouvelle société qui les avait adoptés avec tant de bienveillance, renoncer volontairement et pour toujours à un bonheur qu'ils regardaient comme leur propre ouvrage, c'était autant de sacrifices auxquels on ne pouvait se

résoudre sans quelque hésitation. Enfin la patrie, le sang, l'amitié l'emportèrent !

Mr. et Mme. de Latour-du Pin, décidés à partir, firent le partage de leurs possessions entre le nègre et les deux négresses qui les avaient servis avec tant d'affection et de fidélité ; et, malgré l'impatience qu'ils éprouvaient de revoir les objets de leurs premières affections, ce ne fut pas sans verser des larmes qu'ils dirent adieu à leur patrie adoptive pour retourner dans celle qui leur avait donné le jour.

J. B. J. CHAMPAGNAC.

DEUX MARINS DANS L'INDE.

I.

Dans la matinée du 13 Septembre 1809, un petit navire français sortait de la rade de St. Denis, à Bourbon, et faisait route vers l'Île-de-France. Un grand nombre de passagers se pressaient sur le pont et l'inquiétude se lisait sur tous les visages, car il fallait du bonheur pour échapper aux croiseurs anglais. Plusieurs fois déjà l'œil inexpérimenté de ces passagers avait pris pour une voile un flot lointain ou l'aile d'un oiseau rasant la mer. On riait en tremblant de ces méprises, les plus braves, ou les plus dissimulés affectaient une présomptueuse assurance ; mais le plus grand nombre jetait des regards de la plus tendre sollicitude vers quelques mystérieux ballots sur lesquels ils croyaient voir déjà s'étendre la main rapace des anglais.

— Une voile au vent ! cria tout à coup un matelot.

— Une voile ! répétèrent les négocians du bord en se levant avec effroi, et tous les regards décrivirent un arc de cercle dans la direction indiquée.

— Pour cette fois ce n'est pas une mouette, dit l'un d'eux avec un soupire.

Le capitaine braqua sa longue-vue vers l'endroit où se montrait la voile.

— Diable ! diable ! s'écria-t-il, je crains bien que nous ne couchions de quelques temps ni à l'Île-de-France ni à l'Île Bourbon. S'il n'y avait ici que nous et nos ballots, passe ; mais . . . Et il secoua la tête avec inquiétude, puis il descendit précipitamment dans la chambre du navire.

Il remonta bientôt, précédé d'un homme dont l'aspect commandait l'attention. Cet inconnu paraissait avoir trente ans environ. Sa taille était moyenne et bien prise. A sa mise on pouvait le prendre pour un négociant ou un planteur, et ses manières distinguées annonçaient les habitudes de ce qu'on appelle le beau monde.

— Donnez-moi votre longue-vue, capitaine, dit-il d'une voix brève.

— La voici, M. Louis, répondit le capitaine avec une certaine déférence. M. Louis ne donna qu'un coup-d'œil dans la longue-vue, et ajouta en la rendant aussitôt : — C'est une voile anglaise et de guerre.

Puis il se tourna du côté de la terre et fit un geste de résignation. Saint Denis était trop loin ; faire côte c'était se noyer dans l'effroyable barre dont

la mer entoure Bourbon, et le vaisseau signalé avançait avec rapidité.

Alors il quitta le pont, descendit dans la cabine et reparut portant un petit paquet sous l'enveloppe duquel on distinguait la forme ronde d'un boulet. Il regarda encore le vaisseau qu'on pouvait maintenant reconnaître parfaitement et jeta son paquet à la mer. Puis enfonçant les mains dans ses poches, il se mit à se promener en causant avec le capitaine qui paraissait aussi inquiet que son interlocuteur était tranquille.

Pendant que cela se passait au large, toute cette scène était observée de terre par un groupe de personnes qui suivaient des yeux depuis le matin le navire dans les bordées qu'il courait le long de la côte et se passaient tour à tour une longue-vue. La même inquiétude que nous avons vue régner parmi les passagers, paraissait agiter ces spectateurs éloignés. De temps en temps l'un d'eux faisait part aux autres de ses observations.—Oh ! il ne peut échapper, disait-il. Voilà qu'il jette son paquet à la mer. Il en a vu de plus terribles, il s'en tirera. Voilà que l'Anglais les hèle ; ils accostent la frégate. On les transborde. Je le vois qui monte à l'échelle. Il est sur le pont. Dieu le garde !..

Et le groupe se retira tristement.

Retournons en mer où, comme on vient de le voir, le sort du petit navire est accompli. La frégate anglaise était "la Néréide," montée par le fameux Corbett en personne. C'était un brave marin, et c'était de plus un parfait gentleman. Il s'empara très poliment du navire et de ses passagers, et après leur avoir fait un compliment de condoléance, il les pria d'aviser aux arrangements qu'ils avaient à lui proposer. Il les remit ensuite à bord de la prise, qui navigua sous le canon de la frégate avec d'autres navires capturés. Comme s'il avait distingué tout à coup M. Louis du reste de ses compagnons, il l'engagea à passer les moments de sa captivité sur la frégate. Le prisonnier chercha d'abord à décliner cet honneur, se disant un simple commerçant qui allait à l'Île-de-France pour vendre une pacotille ; mais soit par l'effet d'une affabilité naturelle, soit que son instinct d'homme supérieur eût éclairé son jugement, le commodore retint le commerçant par toutes sortes de douces violences.

Il invita son prisonnier à dîner, et M. Louis soutint la conversation avec l'esprit le plus libre et le plus enjoué. Cependant, sous la gaité qu'il laissait éclater, un observateur défiant aurait pu découvrir une profonde attention, et, dans toute sa personne, une contrainte continuelle cachée adroitement par un grand naturel. Le vin avait augmenté les bonnes dispositions de sir Corbett.

— A votre bonne santé, M. Louis, dit-il en vidant son verre de Champagne.

— A l'accomplissement de tous vos vœux, commodore.

— Ce toast est téméraire, monsieur ; car le premier de mes vœux est de rencontrer et de battre le capitaine qui fait le plus d'honneur à votre marine.

— S'il en est ainsi, commodore, dit le prisonnier en donnant à sa voix un léger éclat, je résteins mon toast. Puissiez-vous le rencontrer, et puissiez-vous tous deux soutenir dignement l'honneur de vos pavillons !

En ce moment un midshipman vint dire quelques mots à l'oreille du

commodore, qui parut prendre le plus vif intérêt à ce rapport. Un nuage d'inquiétude couvrit le visage de M. Louis. Dès que le midshipman eut quitté la chambre :

— Connaissez-vous le capitaine de " l'Eclair " demanda sir Corbett.

— Je l'ai vu une fois, répondit M. Louis en achevant de vider son verre d'un air indifférent.

— Si vous parvenez à passer à l'Île-de-France, où il est maintenant dites-lui donc que le commodore Corbett lui fait ses compliments pour la prime de cinquante mille piastres que la compagnie offre pour sa capture, et que j'ai la meilleure envie de la gagner. Dites-lui encore de se bien garder, car si jamais je le tiens dans mes mains, de long-temps il n'aura d'autre table que celle où vous mangez en ce moment. Un de nous deux est de trop dans les mers de l'Inde, et je suis fatigué d'entendre parler de lui chaque jour.

L'œil du commodore s'était allumé en disant ces paroles. Un moment le regard de son convive parut s'animer aussi, mais il s'éteignit tout à coup.

— Bah ! dit M. Louis avec son air de bonhomie en choquant le verre du Commodore, j'aime mieux ce bruit-là que celui du canon.

Le commodore sourit ; mais M. Louis n'avait pas bu la moitié de son vin, qu'il replaça son verre sur la table en faisant une grimace amère.

— Qu'avez-vous donc ? s'écria sir Corbett.

— Rien, rien. Un malaise... un léger malaise. Le roulis, le peu d'habitude...

— Auriez-vous le mal de mer ?

— Oui, commodore, je le sens qui vient ; l'air me ferait du bien. Me permettez-vous de passer sur le pont ?

— Ah ! ah ! ah ! dit l'anglais en riant, vous n'êtes pas aussi bon marin que votre compatriote. Allons, prenez mon bras.

Et le commodore toujours riant, le conduisit sur le pont. Quand il le vit à peu près remis, il le fit promener dans la frégate pour achever la guérison.

Ils parcoururent ainsi le pont, l'entrepont, les batteries ; M. Louis poussait à chaque pas des cris de surprise et des exclamations naïves qui auraient pu paraître suspectes au commodore, si un marin ne trouvait pas toute simple l'admiration causée par sa périlleuse et sublime profession. Les canons surtout parurent produire sur lui une impression extraordinaire. Il ne revenait pas de leur grosseur et de leur air terrible.

— Je croyais pas les canons si gros, disait-il à chaque instant ; quelles gueules ! Savez-vous qu'on y fourrerait un homme tout entier ?

Il fit des digressions si comiques, que le commodore, voulant prolonger le divertissement que lui procurait son prisonnier, lui proposa le plaisir d'entendre décharger une bordée.

— Non pas, non pas, s'il vous plaît, commodore, répondit-il avec inquiétude à faire mourir de rire. Comme ils sortaient de la batterie, ils rencontrèrent un matelot dont la vue parut produire sur le prisonnier l'effet le plus désagréable. Il pressa le pas en portant vivement son mouchoir à sa figure.

— Tenez, commodore, dit-il, franchement j'en ai tout mon soûl de votre mer et de votre frégate ; j'achèterais bien mille piastres un pied carré de terre ferme. Ne pourriez-vous donc trouver le moyen de me mettre à terre ?

— Votre compagnie m'est si agréable, monsieur Louis, que j'aurais bien envie de vous garder longtemps ; cependant je vous aime trop pour être avec vous de difficile composition.

Ils étaient sur la galerie de derrière, servant de prolongement à l'appartement du capitaine. De là ils voyaient trois ou quatre navires que le commodore avait pris.

— Voulez-vous faire une affaire avec moi ? dit le prisonnier comme frappé d'une idée subite. Vendez-moi une de vos prises. Combien voulez-vous de celle qui a le mât brisé.

Est-ce sérieusement que vous parlez ?

— Très sérieusement, commodore.

— Eh bien, si vous me donniez onze mille piastres du " Sapajou," vous feriez une excellente affaire.

— Va pour onze mille piastres, je m'en rapporte à vous. Mais entendons-nous bien : je vous donne onze mille piastres, et vous me donnez le navire et moi par dessus le marché ?

M. Louis dit ces derniers mots d'un air si bonhomme, que sir Corbett s'écria en riant : " Le navire et vous ; c'est entendu."

— Fort bien, commodore. Ayez la bonté de me donner de quoi écrire, et veuillez mettre un canot à ma disposition ; demain à la pointe du jour mes onze mille piastres seront à votre bord, et je foule mon cher plancher des vaches.

Sir Corbett s'était assis sur un canapé, plus joyeux que jamais. Il montra son bureau au prisonnier, qui écrivit rapidement quelques lignes. Un domestique parut à l'appel du commodore, et l'ordre fut transmis de porter la lettre à terre.

M. Louis quitta sir Corbett en étouffant par politesse quelques petits baillements de fatigue, et alla se jeter sur son lit, où il ne dormit pas de la nuit, quelque fatigué qu'il eût paru.

Le lendemain matin le canot revint de terre, et M. Louis compte au commodore les onze mille piastres convenues, en interrompant quelquefois cette opération pour respirer un flocon de sel anglais en préservatif du mal de mer. Quelques moments après, le " Sapajou " s'éloigne de la frégate et fait voile pour l'île ; mais la pirogue qui doit ramener le prisonnier dans la rade est encore attachée aux flancs du vaisseau. Enfin le commodore, toujours enchanté de son hôte, lui déclare qu'il peut partir et mêle à ses adieux quelques joyeuses plaisanteries. M. Louis avait placé le pied sur l'échelle de corde, lorsque sir Corbett, qui lui tenait encore la main, jeta les yeux sur le rivage.

— On croirait vraiment, dit-il que vos compatriotes n'ont jamais vu un vaisseau. Voyez-les donc au bord de la mer.

— Ils admirent votre belle horreur, répondit en souriant, M. Louis. Je pourrai tout à l'heure leur dire comme cet ancien : " Que serait-ce si vous aviez comme moi vu le monstre de près ?"



Quittant alors la main du commodore, il descendit l'échelle, et la pirogue s'écarta de la frégate. Quelques matelots regardaient par-dessus le bord et du haut des humiers. En levant les yeux pour faire de la main un dernier adieu à sir Corbett, M. Louis reconnut parmi ces matelots celui dont la vue lui avait été si désagréable la veille. Cet homme l'examinait avec attention en parlant vivement à ses camarades.

— Appuyez sur les rames, mais ne vous hâtez pas, dit M. Louis tout bas à ses rameurs ; et vous gouvernez le plus droit possible sur St. Denis. Un pouce de gagné pourra nous être utile tout à l'heure.

La pirogue était arrivée au tiers de sa course, et tous les regards étaient encore fixés sur elle, lorsque tout à coup il se fait un grand bruit à bord du vaisseau. Toutes les péniches suspendues à ses flancs sont affalées précipitamment ; sir Corbett fait des gestes frénétiques, son porte-voix est à sa bouche et son bras énergiquement tendu vers la pirogue ; en même temps une des péniches s'élance comme un oiseau de proie sous l'effort redoublé de vingt rameurs.

— Le misérable a parlé, s'écrie M. Louis en saisissant le gouvernail ; maintenant, mes amis, mon sort dépend de la vigueur de vos bras.

La marche de la pirogue s'accélère, mais la péniche vole derrière elle. M. Louis n'est plus le bonhomme de toute à l'heure ; toute sa personne prend l'attitude énergique du commandant. Son œil se tourne tantôt sur ceux qui le poursuivent et tantôt sur ceux qui l'appellent du rivage. Un sourire de moquerie et de défi erre sur ses lèvres, sa narine se gonfle.

— Courage, mes amis, s'écrie-t-il.

— Mais la péniche gagne un immense terrain ; la ville est trop loin : dans trois minutes les fugitifs seront pris. Il n'y a pas à balancer. A trois cents pas à droite sur le chemin de St. Denis se avance le cap Bernard, où la mer bouillonnante se brise avec fureur. M. Louis dirige sa pirogue de ce côté. On risque de chavirer ; mais il a au moins dans cette tentative une chance de salut. La péniche le suit et s'approche avec vitesse.

— Forcez, forcez ! s'écria M. Louis.

La péniche n'est plus qu'à trente pas, mais la pirogue est arrivée à la barre formée par des lamés effroyables. Elle s'élance dans l'eau tourmentée, résiste un moment et chavire. La péniche, effrayée s'arrête sur ses avirons levés et les rameurs regardent ceux de la pirogue se débattre dans les flots. Ils luttent courageusement, tantôt poussés vers la terre, tantôt entraînés par la mer. Enfin un homme atteint le rivage, se dresse, et se retournant fièrement vers la péniche anglaise, lui fait un salut moqueur et noble. On voit aussitôt courir le long du rivage une foule empressée, et bientôt quelques personnes qui ont devancé les autres pressent le fugitif dans leurs bras.

— Être ainsi joué ! s'écriait en ce moment Corbett avec rage ; le tenir et le laisser échapper ! Ce bonhomme, c'était lui ! Ah ! je me vengerai, je le prendrai, je le prendrai, je le jure.

M. Louis était en effet le capitaine de "l'Eclair," le héros de Bourbon, la terreur des Anglais, celui dont la prise valait cinquante mille piastres.

II.

Un an après, jour pour jour, un navire entrait dans la rade de Bourbon,

dont les Anglais s'étaient emparés depuis peu. C'était "l'Africaine," superbe frégate de premier rang, qui arrivait en effet d'Angleterre, et rapportait dans l'Inde le commodore Corbett. Le souvenir de la comédie dont il avait été la dupe l'année précédente n'était pas effacé de sa mémoire, et plus d'une fois pendant le voyage il avait considéré sa belle frégate avec orgueil, en pensant au prétendu M. Louis.

En débarquant il se rendit au gouvernement, où un grand déjeuner était préparé pour fêter son retour. Il trouva le gouverneur sir Farquhart dans une grande salle ayant vue sur la mer, et lui remit quelques dépêches. Pendant que sir Farquhart en prenait connaissance, il s'approcha de la fenêtre et regarda sur la rade. En ce moment un navire français revenait d'une longue bordée qu'il avait couru à l'extrémité de l'île.

— Monsieur le gouverneur, s'écria le commodore, si je ne me trompe, je connais cette frégate.

— Vous ne vous trompez pas, commodore, c'est "La Néréide."

— "La Néréide" avec le pavillon tricolore !

— C'est depuis quinze jours son pavillon, reprit sir Farquhart en abandonnant sa lecture.

Il lui apprit alors le dernier combat du Grand-Port et ajouta : — Oui commodore, nous avons été battus à quatre contre deux. Il est vrai qu'après l'affaire les vainqueurs n'étaient guère mieux portans que les vaincus. De toutes les frégates, "La Néréide" était la moins maltraitée, et le capitaine B*** y a apporté son guidon.

— Quoi ! s'écria Corbett les yeux étincelans, B*** monte "La Néréide" ! B*** commande une division !

Il a gagné deux grades en deux mois ; c'est un rude marin.

— Corbett frappa du pied avec colère.

— Ma frégate ! la frégate sur laquelle je l'ai tenu prisonnier et d'où je l'ai laissé partir ! Mais, grand Dieu ! dit-il en se frappant le front, c'est à pareil jour qu'il m'a joué comme un enfant, c'est aujourd'hui l'anniversaire de ma honte. Ah ! aujourd'hui même j'aurai ma revanche ! Sir Farquhart, donnez à notre division de St. Paul le signal d'appareiller. Il faut que B*** et moi célébrions ce jour à coup de canon.

Une heure après, sir Corbett traversait le port, suivi de barques chargées de marins et de soldats. Les vaisseaux anglais s'étaient raillés au nombre de cinq. Dès que le commodore fut arrivé sur sa frégate, toutes les voiles se déployèrent et "l'Africaine" bondit comme si l'impatience de son chef était passée en elle.

Alors seulement "La Néréide" sembla s'apercevoir qu'elle était menacée. Elle changea d'amures et fit un signal à la frégate française du Parge, qui prit vent et s'éloigna. "La Néréide" prit derrière elle le poste d'honneur ; les vaisseaux anglais les suivirent, ayant "l'Africaine" en tête. On aurait dit en ce moment une course entre les pavillons rivaux. Une foule d'Anglais et de Français couvraient le rivage.

— Il fuit, disaient les Anglais.

— Oui, il fuit jusqu'à nouvel ordre ; répondaient les Français.

La nuit était descendue sur la mer ; une lune brillante éclairait les flots,



et "La Néréide" fuyait toujours à une longue distance derrière sa compagne. Mais les vaisseaux anglais étaient également espacés, et "l'Africaine" meilleure voilière que les autres, les devançait de beaucoup. Sa marche supérieure l'en éloignait de plus en plus, et la rapprochait dans la même proportion de LA NÉRÉIDE. Elles coururent ainsi une grande partie de la nuit, l'une gagnant sur l'autre. A trois heures du matin, elles n'étaient plus séparées que par un court intervalle.

A bord du vaisseau français, on avait fait le branle-bas de combat. Chaque était à son poste. Le capitaine B*** était debout sur son banc de quart, sa lunette de nuit à la main. La masse noire de la frégate anglaise s'approchait rapidement aux pâles clartés de la lune. B*** interrompit tout à coup son observation. L'anglais pressé d'attaquer son ennemi, n'avait pas attendu qu'il eût atteint LA NÉRÉIDE, et lui avait envoyé sa bordée en la poursuivant.

B*** saisit son porte-voix : — Brasse babord devant, s'écrie-t-il d'une voix retentissante, et ralingue derrière.

Pendant que la manœuvre s'exécute : — Que dites-vous de l'attaque de Corbett ? dit-il en frappant joyeusement l'épaule de son lieutenant. Pour faire gagner dix minutes à ses premiers boulets, il en fait perdre vingt aux seconds. Imprudent qui m'épargne la peine de démonter ses canons.

En effet, les voiles de l'avant de LA NÉRÉIDE se masquent, celles de derrière ralinguent, et la frégate, subissant un mouvement de recul, se trouve en un moment bord à bord et à la longueur d'écoutillon de l'AFRICAIN. Cette manœuvre rapide et inattendue fit bien voir quelle faute avait commise le commodore anglais. Pour frapper l'ennemi qui fuyait devant lui, il avait fait pointer ses canons en biais, et ses canonnières travaillaient encore avec la pince à les remettre en position, que ceux de LA NÉRÉIDE vomissaient sur eux leurs boulets. Les Français avaient perdu quelques hommes, mais les cadavres étaient entassés sur les ponts de l'AFRICAIN.

Corbett frémit ; mais ses marins sont aussi braves que lui et le combat se soutient vaillamment. La mort se multiplie dans l'obscurité. Les cris se mêlent aux détonations. Les boulets font jaillir le sang, coupent et brisent les cordages et les bois : on se bat au sabre et à la hache d'un bord à l'autre.

Le capitaine B*** s'est élancé sur le bastingage de sa frégate. Il se tient d'un bras aux haubans, le porte-voix dans l'autre main. Il est calme, mais ses yeux étincellent ; Corbett est en face de lui : l'Anglais bouillonne. Ils peuvent se voir pour la seconde fois. Le commandant de LA NÉRÉIDE fait à celui de l'AFRICAIN un signe noble et gracieux, et au moment où un des mâts de l'Anglais se brise et tombe avec fracas, il s'écrie : — Au commodore Corbett, le capitaine B***, salut.

Les canons de LA NÉRÉIDE tonnaient toujours avec la même ardeur, mais le feu de l'AFRICAIN commençait à languir. Les trois quarts de l'équipage étaient tués ; elle n'avait plus un seul mât. Le porte-voix de Corbett ne s'entend plus. Bientôt sa frégate s'éloigne comme un guerrier sans bras. Un dernier coup de canon s'échappe de ses flancs et ses batteries se taisent. Trois cris de victoire s'élèvent du bord opposé.

— Prenez trente hommes et allez amariner l'AFRICAIN, dit le capitaine français à son lieutenant.

L'officier obéit et il aborda la frégate démantelée. Un moment après on entendit ces paroles venir de la frégate anglaise : " Le capitaine de " l'Africaine " prie le capitaine de " La Néréide " de passer à son bord : c'est le dernier vœu d'un mourant." Malgré ce qu'une pareille invitation avait d'extraordinaire, le capitaine B*** n'hésita pas à s'y rendre.

Un spectacle affreux même pour son cœur intrépide frappa ses regards en arrivant à bord du vaisseau capturé. Plus de trois cents hommes gissaient dans leur sang. Le pont palpait et râlait sous ses pieds. Le commodore était étendu sur son banc de quart, frappé de deux glorieux boulets. Sa figure était pâle ; ses yeux, à peine ouverts, exprimaient une dernière pensée. Le major Barry lui soutenait la tête.

Dès qu'il aperçut le capitaine français, ses traits se ranimèrent, il fit un effort et lui tendit la main.

— Merci, capitaine, dit-il avec un triste sourire ; vous jouez aussi bien la tragédie que la comédie. Vous m'avez vaincu, mais ne me déshonorez pas. Je n'ai plus à vivre qu'un moment, attendez que mes yeux soient fermés pour arborer votre pavillon à mon bord.

— Honneur à vous, commodore, répondit son ennemi avec émotion. Il sera fait comme vous le désirez.

Et se tournant vers son lieutenant :

— Qu'on hisse le pavillon rouge aux tronçons des mâts.

— Merci, murmura sir Corbett en lui serrant la main.

Et il tomba mort sur les genoux de sir Barry.

— Monsieur, dit le capitaine B*** au seul officier anglais qui survécût à l'affaire, saluez de vos derniers canons le cadavre de votre brave commodore. Quand la salve funèbre eut retenti :—Maintenant, s'écria-t-il, qu'on mette mon guidon au-dessus du pavillon rouge.

Pendant le reste de la division anglaise avait forcé de voile et quand le jour commença, " La Bodissee," qui la commandait, se trouvait à portée de canon. Le capitaine B*** repassa à son bord. Sa conserve s'était ralliée à lui.

— Avons-nous encore des boulets ? demanda-t-il.

— Nous n'avons plus que vingt coups à tirer, répondit le commandant de la batterie.

— Que chacun reprenne son poste et se tienne prêt au combat.

" La Bodissee " " écrivit le capitaine dans le rapport qu'il fit de son combat, contempla le spectacle que nous avions l'honneur de lui présenter, " et se replia sur sa division."

A. LIGNIERES.





Une voile au vent ! cria tout à coup un matelot. *Page 9.*

L'HOSPITALITÉ CANADIENNE.



Avec quel plaisir je m'asseyais auprès du feu ardent de quelque cabane solitaire, quand, épuisé de fatigue et pénétré de froid, ayant hâté mes pas pour arriver, à travers le brouillard humide et la neige qui couvrait la surface du pays comme un manteau de glace, jusqu'à la hutte du chasseur canadien, je le trouvais entouré de sa famille, et recevais de lui une hospitalité cordiale!

C'est un spectacle charmant pour un Français. On parle, dans ces régions lointaines, le français pur du temps de Louis XIV; le vieux christ d'ébène est suspendu avec le rameau béni au-dessus du lit des jeunes filles. Une politesse cordiale et rustique y règne. La mère berce son nourrisson en fredonnant, pour le disposer au repos, pendant qu'un groupe de vigoureux enfants se presse autour du père qui vient d'arriver de la chasse, et dépose sur le rude plancher de sa cabane le nombreux gibier dont il est pourvu. Un gros tronc d'arbre noir, roulé avec peine jusqu'à une vaste cheminée et alimenté par de menu bois de pin, projette au loin sa flamme brillante sur l'heureuse famille. Les chiens du chasseur lèchent l'eau qui découle des glaçons qui se fondent et brillent sur leur poil hérissé; le chat, amoureux de ses aises, s'occupe à passer ses pattes veloutées sur ses deux oreilles, et peigne de sa langue rude la robe lustrée qui fait son orgueil. Ces plages reculées, où il n'y a ni peintre ni poète, sont poétique et pittoresque plus que toute autre.

Quel charme j'ai éprouvé, quand, charitablement reçu et généreusement traité sous ce toit par des gens dont les moyens étaient aussi précaires que leur générosité était sincère, j'entendais la vieille chanson picarde resonner dans les bois, et annoncer de loin le retour du père et de ses fils:

Souvent j'entrais en conversation avec eux sur des matières en rapport avec leurs intérêts, et je recevais d'eux les informations les plus satisfaisantes. Je me rappelle qu'une fois, dans les Etats du Maine, je passai une nuit semblable à celle que je viens de décrire. De bonne heure, dans la matinée tout le ciel avait été obscurci par une pluie qui tombait à torrents, et mon généreux hôte m'engagea à demeurer, dans des termes si pressants, que je me crus heureux d'accepter son offre. Après le déjeuner, commençait les affaires du jour: Le rouet à filer tournait, les jeunes gens lisaient, visitaient leurs armes de chasse et raccommodaient leurs filets de pêche. Dans un coin les chiens rêvaient de butin, enfouis dans les cendres; Romi-nagrobis filait sa cantilène monotone, de concert avec le rouet. Assis sur deux tabourets, le chasseur et moi nous causions, pendant que la mère de famille veillait aux affaires domestiques.

— Vous avez changé d'habitation? dis-je au chasseur. Quel événement vous a porté à opérer une mutation de domicile toujours difficile et coûteuse?

— La forêt nous a chassés, répondit le Canadien, elle a brûlé un beau jour et il nous a fallu fuir. C'est à grand peine que j'ai sauvé ma vie, celle

de ma femme et de mes enfants. D'ailleurs, nous avons tout perdu.

— Racontez-moi cela.

— Le souvenir est triste. Nous avions bâti notre cabane au milieu de la forêt ; pour échapper aux flammes, il a fallu franchir un véritable cercle de feu. C'étaient des arbres résineux, sapins et mélèzes, qui couvraient un espace de dix lieues ; jugez du danger que nous courions !

— Comment avez-vous fait ? quelle était la cause de l'incendie ?

— Il y a près de vingt-cinq ans, nos sapins noirs furent presque tous tués par les insectes, qui en enlevèrent les feuilles, et quoique d'autres arbres ne meurent pas après la destruction de leurs feuillages, les arbres résineux n'y résistent pas. Quelques années après, les mêmes insectes attaquèrent le pin, le mélèze et tous les bois résineux, avec une telle violence, qu'avant une demi-douzaine d'années, ils commencèrent à tomber, à rouler dans toutes les directions, et couvrirent le pays de leurs troncs épars. Vous devez penser qu'étant secs en partie par la chaleur de la saison, ils devinrent un combustible facile à enflammer. Le premier accident y mit le feu, le bois continua de brûler par intervalles pendant des années, interceptant sur divers points, toutes communications ; le sapin, par sa nature résineuse, joint aux couches profondes de feuilles accumulées, entretenait un feu constant.

Je n'ose vous en dire d'avantage, craignant à la fois de rappeler un triste souvenir à ma femme et à ma fille aînée, compagnes de ma fuite, et d'abuser de vos moments.

— Vous vous trompez. Vous m'intéressez beaucoup. Votre femme file là-bas son rouet : votre fille va préparer notre repas ; continuez donc votre récit.

— Dans une cabane située à environ cent milles de celle-ci, nous dormions profondément, quand nous fûmes subitement éveillés, deux heures environ avant le jour, par le hennissement des chevaux, et le beuglement des bêtes à cornes que j'avais mises en liberté dans le bois. Je pris mon fusil, et j'allai voir ce qui pouvait produire un tel vacarme.

Sur le seuil je fus enveloppé d'une clarté brillante qui se reflétait sur les arbres placés devant moi, aussi loin que ma vue s'étendait à travers le bois. Mes chevaux sautaient dans tous les sens, reniflant avec bruit, et les bêtes à cornes couraient çà et là, furieuses, la queue dressée sur le dos. Je tournai la maison, et j'entendis avec douleur le pétitement occasionné par les broussailles en feu ; les flammes avançaient sur moi avec rapidité, dans un rayon très-étendu. Comme ma femme habitait une métairie à une portée de fusil environ, je mis un havre-sac sur mes épaules, et je courus de toute ma force à travers les flammes vers la métairie. Je lui dis de s'habiller le plus promptement possible ainsi que l'enfant, et de prendre le peu d'argent que nous possédions, pendant que j'attraperais et sellerais les deux meilleurs chevaux. Tout cela fut fait en très-peu de temps ; chaque instant devenait précieux.

Nous montâmes donc à cheval, et nous prîmes la fuite devant l'ennemi qui nous poursuivait. Ma femme, excellente cavalière, se tint près de moi, et je saisis dans un de mes bras ma fille encore enfant. En fuyant je regardai

dai derrière moi, le terrible élément enveloppait déjà la maison. Heureusement une corne de chasseur se trouvait suspendue à mes habits de chasse. Je la fis résonner pour amener auprès de moi, s'il était possible, ce qui me restait d'animaux, y compris mes chiens. Les bêtes à cornes suivirent pendant quelque temps ; mais une heure n'était pas écoulée, qu'elles se rependirent comme enragées à travers les bois, toutes jusqu'à la dernière, et y trouvèrent la mort. Mes chiens eux-mêmes, en d'autres temps si dociles couraient avec les daims qui s'élançaient devant nous.

A mesure que nous avançons, nous entendions le son des cors de nos voisins, ce qui nous fit supposer qu'ils étaient dans la même situation. Je ne songeai plus qu'à sauver notre vie, et je pensai qu'un grand lac, situé à quelques milles de distance, pourrait bien arrêter le progrès des flammes. J'engageai donc ma femme à pousser son cheval. Nous galopions avec toute la rapidité que pouvait permettre un chemin obstrué par des arbres renversés et des tas de broussailles qui semblaient placées là tout exprès pour alimenter l'horrible incendie : une ligne immense de feu enveloppait l'horizon.

En même temps nous sentions vivement la chaleur, ce qui nous effrayait d'autant plus que nos chevaux bronchaient à chaque instant. Un genre de brise tout particulier passait sur nos têtes, et la sinistre clarté de l'atmosphère égalait le jour. Je ressentais une légère faiblesse, et ma femme était très pâle, la chaleur rougissait tellement la figure de notre enfant, que nos anxiétés s'en accrurent. Un espace de dix milles est bientôt franchi quand on a des chevaux légers et rapides ; nous arrivâmes aux bords du lac, couverts de transpirations et entièrement épuisés ; le cœur nous manqua. La chaleur de la fumée était insupportable, et les flammes tourbillonnaient d'une manière effrayante.

Après avoir côtoyé quelque temps les bord du lac, nous nous arrêtâmes du côté opposé au vent. Là nous abandonnâmes nos chevaux que nous n'avons jamais revus. Nous plongeâmes parmi les joncs au bord de l'eau, et nous nous mîmes à plat ventre, dans l'espoir d'échapper aux flammes dévorantes. L'eau, en même temps qu'elle nous ravivait, nous fit jouir d'un peu de fraîcheur. Le feu continuait ses progrès rapides, et ravageait tous les bois. Pussions-nous ne revoir jamais un pareil spectacle ! Je pensais que les cieux eux-mêmes brûlaient ; on n'y voyait qu'une rougeueur, mêlée de nuages de fumée, qui se roulait et entraîait tout. Nos têtes étaient ardentes bien que nos corps éprouvassent quelque fraîcheur, et notre enfant, qui semblait enfin s'apercevoir de quoi il s'agissait, jetait des cris qui nous brisaient le cœur.

Imaginez un peu notre situation. Au-dessus de nous, pas de ciel, mais une fournaise énorme, une voûte rouge et mobile, qui tourbillonnait en passant sur nos têtes, roulant masses sur masses et montagnes enflammées sur montagnes enflammées ; de temps en temps un bison ou un ours furieux, qui dans sa terreur venait se précipiter au sein des eaux, de tous côtés une vapeur étouffante, une haleine embrasée, que nous étions forcés de respirer et qui dévorait nos poumons hâletants ; les charbons rouges, débris des sapins en feu, qui, lancés par le vent, tombaient en sifflant dans le lac, devenu un miroir rouge ; le craquement des vieux sapins qui tombaient, et les hurle-

ments des vieux ours qui mouraient dans leurs tanières, dans quelque direction que nos regards se tournassent, du feu et la mort rien autre chose !

La journée se passait et nous commencions à ressentir les aiguillons de la faim. Plusieurs bêtes sauvages vinrent plonger dans l'eau tout près de nous, d'autres nagèrent vers nous et s'arrêtèrent. Quoique las et affaibli, je vins à bout de tirer sur un porc-épic, dont nous mangeâmes la chair, la nuit se passa je ne saurais dire comment. Le feu courait tout le pays, les arbres étaient des piliers de braise, et tombaient les uns sur les autres. Nous étions environnés d'une fumée étouffante, les charbons et les cendres brûlantes tombaient épais autour de nous.

Dans la matinée, bien que la chaleur n'eût pas diminuée, la fumée était moindre, et quelques bouffées d'air rafraichissantes arrivaient jusqu'à nous. Tout était calme alors, mais une horrible vapeur remplissait les cieux, et l'odeur était pire que jamais. Nous nous sentions épuisés, nous éprouvions comme un frisson de fièvre ; nous quittâmes l'eau pour nous réchauffer auprès d'une bûche enflammée. Ce que nous pourrions devenir, je l'ignorais ; ma femme pressait notre enfant sur son sein en pleurant amèrement ; mais Dieu nous ayant préservés du plus grand danger, et les flammes étant éteintes, je pensai que ce serait nous rendre coupables d'ingratitude envers lui que de désespérer. Nous priâmes du meilleur de notre cœur et ardemment. La faim nous pressait, nous y remédiâmes aisément. Plusieurs daims étaient encore dans l'eau, j'en ajustai un que je visai à la tête. Un morceau de sa chair fut bientôt rôtie, et après l'avoir mangée, nous nous sentimes mieux.

Cependant les flammes avaient pris une autre direction. Elles s'éloignaient de nous, bien que la terre fût encore brûlante dans plusieurs endroits, et qu'il fut dangereux de marcher parmi les arbres incendiés. Après avoir cherché quelque repos, nous nous disposâmes, à recommencer notre voyage. Mon enfant entre mes bras, je me dirigeai à travers la terre brûlante et les rochers noircis, et après deux jours et deux nuits bien pénibles, nous atteignîmes enfin la partie du bois qui avait été épargnée par le feu.

Il n'y a que le bois résineux, le "Hackmittack" comme on l'appelle ici, les "pousses vertes," que de tels incendies détruisent ; les chênes et les marronniers y résistent. Une conflagration pareille, monsieur, n'a d'analogue nulle part. Quand les sauvages indiens voient toute cette poix-raisine faire une gigantesque torche d'espaces immenses, il croient que tout est fini, et se jettent dans ce qu'ils appellent le "Bûcher du monde," avec leurs femmes et leurs enfants. Pour nous, nous n'avons, après notre fuite, qu'un souffle de vie que Dieu avait miraculeusement préservé. Les gens qui nous accueillirent étaient des Américains charitables, qui, pendant vingt jours, nous soignèrent dans leur maison. Ensuite, il fallut recommencer notre établissement, défricher, bâtir, cultiver, et Dieu a encore béni notre patience et notre confiance en lui, comme vous voyez, monsieur."

En ce moment, la fille aînée rentrait, apportant une vaste terrine noire, remplie de ce mets, français depuis un temps immémorial, et qui s'appelle Bœuf à la mode, là-bas comme ici. Le thym et le serpolet n'y avaient pas été épargnés. On se mit gaiement à table après le "Benedicite. La pipe battait toujours les petits vitrages de la cabane, et de temps à autre un coup

de fusil lointain, répété par les échos, annonçait la présence de l'homme dans les vastes forêts environnantes.

UN ENFANT DE LA VIEILLE FRANCE.

POÉSIE CANADIENNE.

LA PRIÈRE.

Quand l'astre de la nuit
Brille sur les nuages,
Et quand le vent qui fuit,
Siffle dans les cordages,
Du rapide vaisseau
Qui fend l'onde écumante,
Et se glisse sur l'eau
Évitant la tourmente,
Le matelot pieux
Jusqu'aux pieds de sa mère
Fait monter vers les cieux
Sa fervente prière.

Quand le flot qui mugit
Sur la rive immobile,
Réveille par son bruit
Du pêcheur la famille,
Le tout petit enfant
Qui balbutie encore,
Redemande en tremblant
Une brillante aurore
Précurseur d'un beau jour
Qui verra son père
L'objet de son amour
Assis dans la chaumière.

Quand la cloche sonore
Pour la dernière fois
Fait résonner encore
Son argentine voix ;
Que du temple tranquille
Aux reflets de Venus
Qui dans les cieux scintille,
La nef ne frémit plus ;
Le prêtre seul s'avance
Dans le temple si noir,
Au milieu du silence
Dire l'Hymne du soir.

FAIBLESSE DES GRANDS ESPRITS.

Deux des hommes de ce temps, les plus distingués par leur sagacité et leur finesse, ont soutenu longtemps que l'éclairage par le gaz était impossible, et raillé amèrement ceux qui espéraient employer la houille à l'éclairage domestique l'un deux écrivait, en 1808, dans un journal : " Ces ridicules prétentions et ces assertions absurdes ont été assez souvent refutées et raillées par la stérilité des efforts que l'on a tentés, pour que le public sache enfin que le charbon de terre n'est pas le soleil." Cet écrivain vit encore, et tous les soirs c'est la lumière extraite de la houille qui l'éclaire quand il sort de chez lui sans doute il est devenu plus modeste. L'autre incrédule a un plus grand nom, Walter Scott. " Eclairer des villes avec le gaz carbonique disait-il en 1809, c'est une chimère et une illusion qui font rire." Walter Scott est devenu sur ses vieux jours président d'une compagnie pour l'éclairage par le gaz.

Ni Walter Scott ni Lord Brougham ne prévoyaient les conquêtes du gaz et celles de la vapeur. Un enfant était plus prévoyant que ces grands esprits ; c'était Watts qui, à quinze ans, restait assis deux heures en contemplation devant l'urne à thé bouillonnante, qui lançait, en sifflant, le jet furieux de sa vapeur. Pour lui, dans ce jet, il voyait une force irrésistible, et rêvait l'avenir de ce pouvoir nouveau qui devait changer le monde physique.

AVENTURES ET MESAVENTURES

D'UN TAILLEUR.

I.

LA MESURE.

Depuis peu d'années seulement, une petite échoppe montée sur des roulettes a disparu du Pont-Neuf, où elle stationnait sur le trottoir, à peu près en face de la rue Dauphine. Cette échoppe était surmontée d'une girouette de fer blanc, découpé en oriflamme ; sur l'une des faces on lisait : " Au tombeau des secrets ; " de l'autre côté, un barbouilleur avait peint, en grosse bâtarde, l'inscription suivante :

JOSEPH RIGOLS, ECRIVAIN PUBLIC.

L'échoppe, sorte de hutte grossièrement façonnée de planches irrégulières et de morceaux de vieille toile, s'ouvrait par une petite porte basse, ménagée du côté de la Seine, pour assurer davantage encore le mystère des clients et leur permettre d'entrer furtivement et sans être en aucune façon vus des curieux. Quant au mobilier, il se composait à l'intérieur, d'un fauteuil de cuir sexagénaire, d'une chaise de paille, d'une table de bois noir, d'une main de papier-ministre, de trois cahiers de papier à lettre, d'un ca-

nif, d'une écritoire, d'une boîte de plumes et d'un calendrier. Un petit chassiss, garni de quatre vitres dépolis, donnait du jour à ce bouge.

Vers la fin de l'hiver de 1808 ou 1809, un homme jeune encore, et dont la physionomie n'exprimait rien de bien spirituel, entra dans l'échoppe de maître Rigois et commença par déposer, sur la petite table de bois noir, une pièce de quarante sous. La vue de cette monnaie dérida la mine naturellement refrognée de l'écrivain public.

— Prenez votre meilleure plume et choisissez votre plus beau papier, dit le client qui débutait par payer si largement et à l'avance. Mettez tous vos soins à ce que vous allez faire ; car il s'agit d'écrire à un ministre.

— Croyez-vous que ce soit la première fois que j'écrive à un ministre ? interrompit brusquement Rigois dont la mauvaise humeur naturelle l'emporta sur la crainte de mécontenter la généreuse pratique.

Telle était la préoccupation du jeune homme, qu'il n'entendit point ces paroles dites d'une manière assez bourru. Assis sur la chaise de paille, son front caché entre ses mains, il cherchait à rassembler ses idées. La chose n'était point facile, apparemment, car, malgré la rigueur de la saison, l'eau lui venait au visage. A la fin il se redressa, et les yeux levés vers le ciel qu'il interrogeait en vain à travers les quatre mauvaises vitres de la petite fenêtre, il laissa sortir de ses lèvres, avec un soupir profond et plein d'efforts, le mot majestueux de :

— Monseigneur !

Rigois, par un mouvement presté et hardi de la main, jeta sur son papier un majestueux M majuscule, et écrivit le mot au milieu de la page ; puis il s'appréta à continuer et plaça sa plume au bas de la feuille.

Malheureusement l'inconnu ne s'entendait guère à formuler d'une façon claire et avec facilité les idées qu'il voulait exprimer. Près d'un quart d'heure s'écoula sans qu'il eût balbutié autre chose que des mots dépourvus de suite et laborieusement sortis de ses lèvres.

Ce manque d'intelligence ne tarda point à détruire la bonne opinion conçue d'abord par Rigois, d'un client qui payait si bien. Il se redressa donc dans son fauteuil, croisa ses jambes l'une sur l'autre, et jout un instant, en homme supérieur, de la confusion et de l'embarras de son compagnon.

— Adoptons une autre marche, dit-il, car si je voulais écrire sous votre dictée, nous n'en sortirions jamais ! Avant de venir me trouver, n'avez-vous point fait un brouillon de ce que vous voulez dire ?

— Si je savais lire et écrire, pensez-vous que j'aurais recours à vous ? s'écria celui à qui s'adressait cette question.

Le calligraphe Rigois toisa des pieds à la tête le pauvre ignorant, et le regarda avec la curiosité d'un naturaliste qui verrait pour la première fois, un animal inconnu ; seulement, il y avait dans ce regard autant de dédain que d'étonnement.

— Il fallait dire cela plus tôt, grogna-t-il avec importance, vous me faites perdre un temps irréparable : " fugit irreparabile tempus. " Voyons, à quel ministre voulez-vous écrire ? qu'avez-vous à lui faire savoir ?

Du moment où il ne s'agissait plus de dicter, la langue du jeune homme se délia et les idées lui revinrent.

—Je me nomme Jean Rifolé ; j'ai pour parrain le père Lambois, et voici une lettre de recommandation qu'il m'a donnée pour monseigneur le duc d'Otrante, ministre de la police.

—Et que demandé cette lettre pour vous ?

—La protection de monseigneur et sa pratique. Il y a un mois je me suis marié à Tours, ma ville natale. Je viens maintenant m'établir tailleur à Paris. Vous le comprenez, si j'obtenais qu'un ministre se fit habiller par moi, j'aurais bientôt une riche clientèle.

—Je comprends votre affaire. Assez !

Maître Rigois replaça sur son nez les besicles qu'il en avait ôtées durant ces explications, et se mit à faire couramment une lettre qui n'était pas trop ridicule, et dans laquelle il exposait, en peu de mots, la requête de Rifolé. Après quoi, sans même prendre la peine de lire au tailleur ce qu'il venait d'écrire en son nom, il lui fit apposer sa croix à côté de la signature, mit la lettre qu'il venait de terminer et la recommandation du père Lambois sous une même enveloppe, donna le tout à Rifolé et le congédia.

Rifolé porta aussitôt la lettre au ministère de la police et vint retrouver sa femme Agathe dans le rez-de-chaussée de la rue Montmartre où il avait établi son magasin de tailleur.

—Eh bien ? dit-elle.

—Eh bien, ma lettre est portée. Dieu veuille maintenant que le ministre la lise et nous fasse une réponse favorable.

—Il la fera, mon cher Jacques ; tu sais bien qu'il n'a rien à refuser au père Lambois. Quel bonheur que nous ayons pensé à ton parrain. Car, depuis tantôt six semaines que nous sommes établis, à peine avons-nous pu gagner pour payer notre loyer.

—Dieu t'entende ! ma femme. Heureusement que nous sommes parvenus à louer en garni l'une des chambres du petit entresol qui se trouve au-dessus de notre magasin.

—Oui, à un locataire doux, plein de complaisance, qui sort matin, qui ne rentre pas toujours et que je n'ai pas encore vu ; sans compter qu'il me paie vingt francs par mois pour faire sa chambre.

—Ah ! si monseigneur le duc d'Otrante m'accordait sa pratique, soupira Rifolé, tu ne serais point réduite à faire ainsi la besogne d'une servante. Parée comme une impératrice, tu ne quitterais pas ton comptoir et tu aurais des domestiques pour te servir.

Le reste de l'après-midi et la journée du lendemain furent longs pour le tailleur. Chaque fois que les pas d'un cheval se faisaient entendre dans la rue, il accourait sur le seuil et s'attendait à voir arriver une estafette du ministre de la police. Hélas ! la nuit vint sans que personne eût apporté la réponse du duc d'Otrante.

Le lendemain n'amena pas de plus heureuses nouvelles. Quinze jours s'écoulèrent ainsi.

Jacques Rifolé dans un profond découragement et après avoir vu s'évanouir la plus réelle de ses chances de fortune, se mit sérieusement à penser qu'il valait mieux retourner en province, à Tours, qu'achever de se ruiner à Paris. Cependant tout son orgueil frémissait à l'idée de revoir ses compa-



La Chute du Chawenigan, Page 32.

tristes, avec la honte d'un échec et la perte de tant d'espérances, hautement exprimées au départ et si tristement avortées au retour. Néanmoins, la pauvreté s'approchait trop vite pour qu'il ne résolût point de la fuir. Le cœur brisé, il déclara à sa femme que, dès le lendemain, il donnerait congé de la boutique qu'il occupait à Paris.

Le lendemain, en effet, il se disposait à se rendre chez son propriétaire, lorsqu'un dragon à cheval accourant au grand trot, s'arrêta devant la boutique, et remit à Rifolé stupéfait, une de ces grandes lettres dont les enveloppes gigantesques n'appartiennent qu'aux missives ministérielles.

Rifolé aurait donné en ce moment dix années de sa vie pour savoir lire.

Par malheur Agathe partageait l'ignorance de son mari. Il fallut donc que le tailleur courut à perdre haleine jusqu'au Pont-Neuf, pour avoir recours au père Rigois. Aucun des voisins de Rifolé ne lui inspirait assez de confiance pour qu'il l'initiât à ses affaires.

Rigois prit nonchalemment la lettre que Rifolé lui présentait d'une main tremblante, la décacheta et lut ce qui suit, après avoir au préalable armé son nez de besicles que vous savez :

“ M. Jacques Rifolé viendra prendre mesure d'habit à monseigneur le ministre de la police, demain vendredi, à sept heures du matin.”

Rifolé pensa s'évanouir de joie à l'annonce d'une faveur sur laquelle il ne comptait plus depuis longtemps.

Il prit la lettre, ramassa l'enveloppe, jeta un écu de six livres sur le bureau de Rigois, et courut rejoindre sa femme plus vite encore qu'il ne l'avait quittée.

— Notre fortune est faite, s'écria-t-il du plus loin qu'il aperçut Agathe.

Elle lui tendit les bras avec une effusion qui fit croire à leurs voisins qu'ils venaient de gagner un quine à la loterie.

Une fois la bienheureuse lettre reçue, il ne s'agissait plus de quitter Paris et de retourner à Tours. Il fallait, au contraire, organiser somptueusement un magasin digne de l'illustre client dont le nom devait briller en lettres d'or sur l'enseigne. Ce qui était plus indispensable encore, c'était de mériter la faveur dont le ministre honorait le Tourangeau, et de gagner les bonnes grâces de son excellence, dans l'entrevue du lendemain.

Rifolé ne ferma point l'œil de la nuit, tant le préoccupait la pensée de se trouver devant un si grand personnage. Il étudiait le salut qu'il ferait, il répétait les paroles qu'il dirait, il sentait battre son cœur d'émotion et de crainte en songeant que son ciseau et son aiguille allaient tailler peut-être un habit de ministre, un habit brodé, un habit qui serait vu par l'empereur !

Faut-il ajouter qu'il était sur pied dès trois heures du matin, et qu'avant cinq il se trouvait déjà tout prêt, rasé avec un soin extrême, pittoresquement coiffé, vêtu de ses plus beaux habits, en culotte, en bas de soie, le chapeau à la main, et n'attendant plus pour partir que la voiture de remise demandée la veille pour six heures.

Enfin cette voiture arrivée, Rifolé embrassa sa femme qui vint le conduire jusqu'à la porte de la rue, l'aïda à monter le marchepied, et rentra émue, troublée, et priant Dieu pour que rien n'interrompit la prospérité qui venait

de leur écheoir.

Son cœur battait si fort, l'attente lui était si longue, l'anxiété si pénible, qu'elle résolut, à la fin, de recourir à des travaux matériels pour donner un peu le change à son émotion.

Elle monta donc dans la chambre de son locataire, qui s'était montré ce jour-là plus matinal encore que Rifolé, et se mit à faire le lit et à ranger le petit appartement.

Dix minutes s'étaient à peine écoulées dans ses occupations, qu'elle entendit un bruit de voiture. Elle accourut à la fenêtre : c'était le remise de Rifolé.

Le tailleur, effaré et dans un indicible état d'agitation, grimpa l'escalier quatre à quatre, et s'élança plutôt qu'il n'entra dans la chambre.

— Je perds la tête, s'écria-t-il : je ne sais plus ce que je fais, ma bonne amie. Je vais prendre mesure d'un habit et j'oublie d'emporter des "mesures." Où trouver maintenant du papier convenable pour en faire. Tous les magasins sont encore fermés, le temps presse, car six heures et demie viennent de sonner.

— Ne te trouble pas de la sorte, mon cher Jacques, interrompit Agathe en prenant la première feuille de papier qui lui tomba sous la main : en voici. Et elle remit deux feuilles de papier à Rifolé.

— C'est bien, dit ce dernier, je couperai et je coudrai mes mesures en route. J'ai, du reste, tout ce qu'il me faut, des aiguilles, du fil et des ciseaux. Adieu.

Il s'élança dans le remise qui partit de nouveau.

Arrivé dans l'antichambre du ministre, Rifolé eut tout le temps nécessaire de tailler et de coudre ses mesures : car neuf heures du matin étaient sonnées depuis longtemps, lorsque le valet de chambre vint le chercher pour le conduire au ministre.

Le tailleur s'attendait à voir un grand seigneur, fier, brusque et dédaigneux. Il trouva, au contraire, un homme doux, bienveillant, rieur, qui trouva du plaisir à mettre à l'aise le protégé du père Lambois, et qui semblait s'intéresser au bavardage naïf du Tourangeau.

Rifolé prit la mesure d'habit en artiste qui sait son métier, et demanda à son excellence quel jour elle désirait essayer son vêtement.

— Mais, le jour que vous voudrez, répliqua Fouché. Quand vous serez prêt, vous l'écrirez à mon valet de chambre.

Rifolé adressa encore quelques questions au grand dignitaire de l'empire, sur la forme et la couleur de l'habit, salua jusqu'à terre, sortit, et se disposait à monter en voiture, quand un huissier accourut, le saisit par le bras, et sans lui donner la moindre explication, le ramena dans le cabinet du duc d'Ortrante.

Cette fois l'ex-oratorien avait disparu pour faire place au ministre de la police. Pâle, agité, il se promenait à grands pas.

— Où est la mesure d'habit que vous venez de me prendre ? demanda-t-il durement à Rifolé.

Celui-ci, frappé de consternation, remit au ministre la mesure. Fouché la déconsuit et la déplia.

— En quoi donc ai-je déplu à votre excellence ? s'écria le tailleur, qui voyait dans ce mouvement une disgrâce et la retraite de la commande

d'habit.

— Silence ! interrompit le ministre en rapprochant la mesure des morceaux que le tailleur en avait détachés tout à l'heure. Oui, c'est bien cela ! D'où tenez-vous ces papiers ?

— Ma femme me les a donnés.

— Comment se les était-elle procurés ?

— Je n'en sais rien.

— Vous n'en savez rien ; je trouverai bien moyen de vous faire parler, mon garçon. Ce n'est pas la peine de faire le discret et l'héroïque ; votre discrétion et votre héroïsme ne dureront pas longtemps.

Fouché, en disant cela, se pencha vers son secrétaire, lui murmura tout bas quelques mots à l'oreille, et se tournant vers un officier de gendarmerie qu'il avait fait appeler :

— Que cet homme soit gardé à vue, dit-il, qu'il n'ait de communication avec personne. Vous m'en répondez sur votre tête.

II.

UN DONJON.

Jacques Rifolé, anéanti, s'affaissa sur une chaise qui se trouva par bonheur derrière lui ; sans cela, il serait tombé de son haut sur le parquet.

Prisonnier ! Entre les mains de la gendarmerie ! Par ordre du ministre ! Avec les injonctions les plus sévères ! Pourquoi !

Quel motif a changé tout à coup, en paroles terribles, l'accueil bienveillant du duc d'Otrante ? En quoi Rifolé a-t-il pu lui déplaire ? Il faut qu'il l'ait gravement offensé ! Sans le vouloir, il aura manqué aux lois de l'étiquette ! C'est pour cela que monseigneur a déchiré la mesure d'habit avec des témoignages si visibles de mauvaise humeur et d'agitation.

Mon Dieu, que va-t-il advenir de tout ceci, et quel sera le dénouement d'une épreuve qui commence par un si redoutable début ?

Cependant, de temps à autre, l'espoir se glissait dans le cœur du pauvre Tourangeau. Le père Lambois lui avait parlé souvent de l'humeur facétieuse de Fouché, quand il était oratorien, et de son goût pour les mystifications ; — Tout cela est une espièglerie, pensa-t-il,

Tandis que le pauvre diable se livrait ainsi aux suppositions les plus absurdes et les plus alarmantes, l'officier de gendarmerie, qui n'avait cessé de tenir les yeux attachés sur le prisonnier, reçut une lettre dont il déchira aussitôt l'enveloppe. Quand il eut achevé la lecture du papier qu'elle contenait, il donna tout bas des ordres à ses gens et fit signe à Rifolé de le suivre. Rifolé obéit, croyant que le ministre, après s'être amusé de sa frayeur, allait le faire mettre en liberté. Hélas ! loin de là, un des gendarmes le saisit par le collet, tandis qu'un autre lui présentait une paire de poucettes en fer. Quand les doigts du tailleur furent emprisonnés dans l'instrument de gehenne, on l'emmena vers une chaise de poste qui stationnait à l'entrée d'une des cours intérieures de l'hôtel ; on hissa le pauvre hère dans

la voiture qui partit immédiatement, au milieu d'une escorte de dix chasseurs à cheval et de quatre gendarmes ; en tête, chevauchait l'officier sous la responsabilité duquel se trouvait le captif.

La chaise de poste prit le chemin de la rue Montmartre. Rifolé crut qu'on le ramenait chez lui : car il se rattachait obstinément à la seule idée qui lui parut vraisemblable et qui lui montrait, dans son arrestation, une mystification de Fouché, dont l'humeur espiègle et joviale, je vous l'ai dit plus haut, avait laissé beaucoup de souvenirs au collège de Joigny.

La voiture passa rapidement devant la boutique du tailleur. A peine eut-il le temps d'apercevoir, en se précipitant à la portière, Agathe qui épiait par la fenêtre le retour de son mari. Il voulut l'appeler et tâcher de se faire remarquer d'elle, mais les deux agents de police qu'on lui avait donnés pour compagnons de route le rejetèrent durement au fond de la voiture.

Rifolé vit tour à tour le boulevard, la place de la Bastille, le faubourg St-Antoine et la barrière du Trône disparaître derrière lui. La chaise de poste traversa ensuite, au galop, le pont-levis de Vincennes. Après quoi, le prisonnier, descendu de voiture, fut remis au directeur de la forteresse qui, lui-même le transmis à un géolier. Ce dernier commença par dépouiller le nouveau venu de tous ses vêtements qu'il visita jusque dans les doublures : après quoi il lui permit de se rhabiller.

La toilette de Rifolé terminée, il lui fallut monter les deux cents marches d'un escalier étroit et tournant sur lui-même. Cette vis de pierre aboutissait à un petit cachot aérien, meublé d'une pailleasse.

Le géolier fit signe au tailleur d'entrer et ferma sur lui le double tour d'une grosse serrure ; trois énorme verroux grinçèrent dans leurs anneaux de fer ; quand ils se furent tus, ils laissèrent entendre le pas régulier d'une sentinelle qui allait et venait sur le seuil.

Agathe elle-même eût hésité à reconnaître, dans le prisonnier pâle et défait qui habitait le donjon, la physionomie joviale et la plantureuse figure de son mari. L'anxiété et la terreur du malheureux étaient parvenues au plus haut degré d'excitation. Fiévreux et engourdi à la fois, il parcourait sa cellule comme une bête fauve parcourt sa cage, flairant les murs et tâchant d'apercevoir la campagne par les meurtrières. Mais des auvents en bois empêchaient de voir autre chose que le ciel ; encore n'était-ce qu'à travers la mince fente de deux planches qui commençaient à se disjoindre.

La journée, l'après-midi, la soirée et la nuit tout entières s'écoulèrent sans que Rifolé apprît les motifs de son arrestation et le sort qu'on lui destinait.

Le lendemain matin, son géolier vint le prendre et le conduisit dans une salle où se trouvaient réunis dix ou douze officiers en uniforme. Assis au milieu d'eux, un général les présidait. Il fit signe à Rifolé d'avancer, et, après lui avoir demandé son nom, ses prénoms et le lieu de sa naissance :

— Connaissez-vous cet homme ? demanda-t-il.

Le tailleur tourna la tête et regarda. Celui qu'on lui montrait était un jeune homme blond, d'une physionomie intéressante et qui, malgré l'expression de douceur qui caractérisait ses traits presque féminins, montrait beaucoup de résolution et d'audace. Il se tourna vers Rifolé, et d'une voix pleine d'amertume et d'indignation.

— Misérable ! lui dit-il, combien vous a-t-on donné pour me trahir ?

— Moi, vous trahir ? mais je ne vous ai jamais vu, monsieur.

— Qu'importe ? N'est-ce pas vous qui m'avez volé mon secret, vous qui l'avez livré à la police, vous qui êtes cause de ma mort ! Infâme délateur, il fallait me dire que vous vouliez de l'or ; j'aurais acheté votre silence plus cher qu'on ne paie votre délation.

— Je deviendrai fou ! je deviendrai fou ! s'écria Rifolé abasourdi.

— Ainsi, reprit le président du conseil de guerre, vous persistez à nier que cet homme soit votre complice.

— Mon complice ! répondit avec un geste de dégoût celui à qui s'adressait cette question. Est-ce qu'on prend pour complice de pareilles créatures ?

— Mais alors, comment les preuves de votre crime, que personne ne soupçonnait, se sont-elles trouvées au pouvoir de cet homme ? Comment le hasard les a-t-il fait trouver entre ses mains ?

— Vous payez, vous récompensez la délation, et vous vous étonnez de trouver des délateurs ? Ce misérable m'a volé mon secret pour vous le vendre... Mais voici beaucoup trop de paroles perdues, messieurs ! Mettons un terme à ces débats. Je suis Anglais, j'ai exposé ma tête pour servir mon pays ; mes projets sont découverts, menez-moi à la mort. Vive l'Angleterre ! Honte et malheur à la France !

Un murmure, auquel se mêlait peut-être un sentiment secret d'admiration pour l'audace et l'intrépidité du jeune homme, se fit entendre dans l'auditoire. Le général ému reprit :

— Persistez-vous à dire que le nom de John Sydney, sous lequel vous êtes connu, n'est pas votre véritable nom ?

— Oui.

— Vous obstinez-vous également à taire votre nom véritable ?

— L'Angleterre seule le connaît. Elle gardera un souvenir glorieux de celui qui meurt pour sa cause.

Le général se pencha vers les officiers qui siégeaient autour de lui et les consulta à voix basse.

Après avoir recueilli leurs avis, il prononça l'arrêt qui condamnait à la peine de mort John Sydney, comme espion de l'Angleterre.

— N'avez-vous pas quelque dernière volonté à faire connaître ? dit le général. Dans un quart d'heure votre exécution aura lieu.

— Aucune, monsieur ; lorsqu'on joue la partie que j'ai perdue, on se tient toujours prêt à mourir.

— Quant à Jacques Rifolé, il a rempli le devoir que la loi impose à tout citoyen ; il a révélé un complot contre l'Etat ; le conseil de guerre déclare qu'il n'y a pas lieu à suivre contre lui et le met à la disposition de son excellence le ministre de la police.

Le géolier s'avança, fit un signe à Rifolé et le reconduisit dans le donjon.

Sapristi, mon camarade, vous l'avez échappé belle !

Il parlait encore lorsqu'une explosion d'armes à feu se fit entendre.

— Tenez, ajouta l'homme aux clefs, voilà ce qui vous pendait au nez. Votre Englishman n'aura plus mal aux dents ; on vient de lui loger douze balles dans le corps.

Rifolé tomba évanoui.

Quand il eut repris connaissance, on lui enjoignit l'ordre de descendre.

Une chaise de poste l'attendait dans la cour de la forteresse ; on l'y fit monter et la voiture le ramena au ministère de la police. Là, on le conduisit auprès du duc d'Otrante, qui le reçut les bras ouverts et d'un air plus riant que jamais.

— Mon bon Rifolé, dit le ministre, vous avez passé là deux rudes journées ; mais, je vous l'avoue, mon premier mouvement avait été de vous croire complice de l'espion. Comment soupçonner qu'avec votre air naïf et vos allures de Jocrisse vous aviez deviné le secret d'un homme qui n'inspirait de défiance ni à l'empereur, ni même à moi ? La manière originale par laquelle vous m'avez mis sur la voie est venu achever de me dérouter. Vous ne pouviez vraiment me prouver d'une manière plus piquante que vous étiez un garçon d'esprit et quels droits vous aviez d'être employé utilement dans mon administration.

Voyons maintenant, que voulez-vous pour récompense ? J'ai reçu de sa majesté l'empereur et roi l'ordre exprès de vous accorder tout ce que vous demanderez.

Rifolé regarda Fouché avec des yeux pleins d'hébètement.

— Que voulez-vous ? Parlez sans crainte. Le service que vous avez rendu au pays est immense ; la récompense ne saurait être médiocre. Désirez-vous de l'emploi dans mon administration ?

— Je ne désire rien que de retourner près de ma femme, murmura Rifolé !

— J'ai fait calmer, depuis ce matin, les inquiétudes que lui causait votre disparition ; elle sait que vous êtes retenu ici par mes ordres... Vous ne répondez pas ; vous hésitez ? Allons, je vois que le mot " police " vous fait peur... Et puis, je devine votre pensée... Oui, vous avez raison ; il vaut mieux que je vous réserve pour les occasions difficiles... Si vous figurez parmi mes employés, vous inspireriez de la défiance... Eh bien ! tournons nos vues d'un autre côté. Cent mille francs et toutes les fournitures de ma maison vous conviennent-ils ? Je vois dans vos yeux que vous êtes content. Prenez ce portefeuille, et adieu.

Rifolé revint chez lui avec cent billets de mille francs, serrés au fond de sa poche, contre sa poitrine. Il se jeta dans les bras de sa femme, et se mit à pleurer et à sangloter sans pouvoir répondre aux interrogations que lui adressait Agathe. Quand il eut repris un peu de sang froid, la questionneuse ne se trouva guère plus avancée. Rifolé ignorait les motifs de son arrestation, et savait encore moins pourquoi le ministre l'avait si richement récompensé au nom de l'empereur. Les reproches du malheureux Anglais, les questions du général, le conseil de guerre, restaient pour lui autant de problèmes à résoudre, et qui lui semblaient plutôt les résultats d'un cauchemar que la réalité.

Agathe acheva de le jeter dans l'étonnement, en lui apprenant que leur hôte, le beau jeune homme blond qui avait loué la petite chambre dépendante de leur appartement, n'avait point reparu depuis deux jours.

Cette absence s'étant prolongée pendant un mois, les époux visiterent la chambre de l'étranger. Ils y trouvèrent beaucoup de papiers, dont Rifolé fit

un paquet qu'il porta à son protecteur, le duc d'Otrante, espérant par là obtenir quelques renseignements sur son locataire.

— Quel diable d'homme es-tu, s'écria le ministre dès qu'il eut jeté les yeux sur les papiers. Voici deux mois que nous sommes à la piste de ces pièces enlevés du cabinet de l'empereur, et c'est toi qui me les rapporte !

Rifolé raconta son histoire et celle de son hôte disparu. Le duc d'Otrante l'écouta en silence. Quand le tailleur eut fini :

— Allons, dit l'homme d'état, je vois que le hasard seul a mené toute cette affaire. Je t'avais pris pour un garçon d'esprit, et tu n'es qu'un imbécile. Dire que je n'ai point pensé à te questionner sur la manière dont tu te trouvais en possession de cette mesure de papier qui m'a révélé la trahison de l'espion ! Je pensais que tu les avais enlevés adroitement de chez lui. Tiens, voici encore quelques billets de banque. Mais si jamais tu ouvres la bouche de tout ceci, souviens-toi de Vincennes.

Rifolé, riche et paisible, borna là ses relations avec l'ancien élève du père Lambois, fit de brillantes affaires, devint un des tailleurs les plus renommés de Paris, et possède aujourd'hui de riches propriétés en Lorraine, où il tranche du grand seigneur.

Maintenant, pour rendre tout à fait intelligible cette histoire, encore quelque peu confuse, des explications deviennent nécessaires, les voici :

L'empereur avait toujours près de lui un certain nombre de secrétaires attachés à sa personne, et qui travaillaient dans un cabinet voisin du sien. A l'époque de l'aventure qu'on vient de lire, le baron Mounier, le baron Fain, et plusieurs autres personnes faisaient partie de ce service.

Or, parmi les traducteurs chargés de mettre sous les yeux de Napoléon des extraits des journaux étrangers, se trouvait un jeune homme blond, dont les manières distinguées et la douceur officieuse avaient gagné la bienveillance de tous ses collègues.

Le premier à la besogne, il ne quittait jamais le cabinet qu'après les autres. L'empereur aimait la manière concise et claire avec laquelle ce jeune homme, d'origine britannique, traduisait et résumait les journaux anglais. Plusieurs fois il lui en avait exprimé sa satisfaction.

Or, un matin, les secrétaires de Napoléon virent avec surprise la place de l'étranger rester inoccupée ; ils plaisantèrent entre eux sur le retard, sans précédant, que commettait, pour la première fois, "mademoiselle" John, comme ils l'appelaient entre eux.

La journée s'écoula sans que l'Anglais parût. Le lendemain, sa place demeura encore vide.

Pleins d'inquiétude, les jeunes gens se rendirent rue de l'Université chez leur camarade. Il n'était point rentré chez lui depuis deux jours.

Un d'eux courut chez le ministre de la police, et lui fit part des inquiétudes que causait une disparition si étrange.

— Monsieur, dit le duc d'Otrante, ne vous occupez point davantage de cette affaire. L'anglais auquel vous vous intéressez si vivement était un misérable.

— Un misérable !

— Oui, Espion aux gages de l'Angleterre, non-seulement il abusait de la

confiance de l'empereur et falsifiait les passages des journaux qu'il traduisait pour sa majesté, mais encore il volait les secrets du cabinet et les vendait aux plus mortels ennemis de la France.

Si nous ajoutons que, pour dérouter les soupçons et ne laisser chez lui aucun papier dangereux, l'espion anglais avait loué, sous le nom supposé de Dubois, la petite chambre dépendante de l'appartement de Rifolé ? si nous disons encore que la femme de ce dernier, en lui jetant par la fenêtre, pour faire une mesure de tailleur, la première feuille de papier qui lui était tombée sous la main, avait pris une des preuves les plus flagrantes de la trahison de John, tout s'expliquera de soi-même.

Et le lecteur comprendra, nous l'espérons, ce que Rifolé n'a jamais pu s'expliquer parfaitement.

S. HENRY BERTHOUD.

LA CHUTE DE CHAWENIGAN.

Je ne vous dirai rien des beautés de cette nature grandiose, qui ne se rencontrent nulle part si frappantes que dans l'Amérique du nord ; mais je dois pourtant faire une exception en faveur de la fameuse chute du Chawenigan.

Nous avions passé la nuit du neuf Juin, au pied de cette cataracte. Le lendemain, accompagné d'un sauvage, je voulus aller jouir de cette cascade importante, dont la veille nous n'avions pu voir que la partie inférieure. Nous grimâmes à travers un bois touffu jusqu'au sommet de la colline, d'où se précipitent en tourbillonnant les eaux limpides du Saint-Maurice. Un bruit sourd et majestueux nous avertit que nous n'étions pas éloignés du gouffre, et quelques minutes après nous contempcions, à son point de vue le plus heureux, cette scène magnifique.

Une île, ou plutôt un amas de rochers, en divisant la rivière à l'endroit de la chute, forme ainsi deux immenses cascades dont les eaux se rejoignent au fond de l'abîme pour reprendre leur course en commun. Nous ne vîmes que la branche "Est" de la cataracte, le temps ne nous permettant pas de visiter celle du "Nord" qui, à ce qu'on assure, l'emporte de beaucoup sur la première.

Cette chute de Saint-Maurice, située à douze lieues des Trois-Rivières, a près de cent pieds d'élévation. Elle est visitée par un grand nombre d'étrangers que la curiosité y attire de toutes parts.

V. E. A.

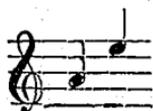
REBUS.



et



ve



de

